

XYZ. La revue de la nouvelle

État d'âsterdam

David Hoon Kim



Numéro 146, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kim, D. H. (2021). État d'âsterdam. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 66–73.

État d'âmesterdam

David Hoon Kim

IL PLEUVAIT à mon arrivée à Amsterdam, et après avoir longé les bords du Prinsengracht, un des canaux de la ville, j'ai trouvé refuge dans un *coffee shop* où j'ai aussitôt commandé une bière — quatre euros la pinte, moins chère qu'à Paris. Depuis ma table, j'avais une vue sur le canal, mais mon regard peu à peu se perdait dans les gouttes de pluie qui coulaient le long de la vitre. Il y avait un match de foot (Pays-Bas–République tchèque) qui passait sur l'écran accroché au-dessus du bar. Tout le monde regardait, sauf moi... et trois gars attablés au fond de la salle. Grâce à eux, je me sentais un peu moins seul et, de temps à autre, je jetais des regards dans leur direction. De ma place, je ne distinguais que leurs cheveux blonds et leurs dos penchés en avant : on aurait dit trois anarchistes en train de comploter un coup. Je me demandais ce qui pouvait bien attirer leur attention à ce point, oubliant momentanément qu'ils n'étaient pas les seuls à ignorer le match (le dernier quart de finale, apprendrais-je par la suite). Moi aussi, dans mon coin, je faisais bande à part, exactement comme eux. (J'en avais l'habitude : chez moi, au Danemark, ne pas être fan de foot, c'était se priver d'un point commun avec la quasi-totalité de la population masculine.) Enfin, les trois anars blonds sont partis, et une fois ma deuxième bière terminée, j'ai suivi leur exemple. J'avais réservé une chambre dans un bateau-hôtel, ou «botel», comme on appelait ces péniches amarrées au port et réaménagées en habitations. C'était pas mal — je m'étais attendu à pire —, avec en prime plusieurs chaînes câblées (dont deux pornos, genre *Kanal København*). Comme il pleuvait toujours, j'ai décidé de m'abriter au musée Van Gogh, un bâtiment de style ultramoderne, et j'y ai passé un moment à étudier les tableaux peints par Van Gogh de sa chambre à Arles : il y en avait une bonne dizaine, puis des croquis, des ébauches, dans des camaïeux de couleurs différentes. Une phrase lue je ne

sais plus où, et de je ne sais plus qui, m'est alors revenue : « La chambre de Van Gogh est le portrait de son âme. » Je me suis ensuite arrêté devant les paysages pointillistes de Paul Signac, qui m'avaient toujours fait penser à ces tests de couleurs utilisés pour détecter le daltonisme. Il faisait déjà nuit quand j'ai quitté le musée, mais la pluie avait cessé, et j'ai passé quelques heures à me promener au hasard, évitant les flaques d'eau et grelottant de froid dans mon petit pull — j'aurais mieux fait de prendre un manteau plus chaud —, pour finir dans le quartier rouge situé dans la vieille ville, le plus ancien des quartiers d'Amsterdam. En passant devant une des vitrines éclairées au néon, j'ai laissé échapper un cri d'effroi au moment où un « mannequin », jusqu'alors parfaitement immobile, s'est mis à bouger sur sa chaise. Le vague à l'âme, j'ai regagné mon hotel. Cette nuit-là, j'ai rêvé du trio du *coffee shop* : il y avait sur leur table quelque chose qu'ils examinaient avec beaucoup d'attention, mais je n'arrivais pas à distinguer de quoi il s'agissait, même dans mon rêve.

Le lendemain matin, j'ai visité la maison d'Anne Frank. Comme le musée Van Gogh, il s'agissait d'une construction moderne aux lignes épurées, tout en parois gris métallisé, érigée comme un échafaudage autour des restes de l'ancienne maison, dont l'intérieur avait été totalement refait ; et avec regret, j'ai constaté que les meubles de l'époque n'avaient pas survécu à la rénovation. Je suis resté un instant à contempler une maquette de la chambre où Anne avait vécu ses dernières années — fidèle dans ses moindres détails, selon le cartel — ainsi qu'un certain nombre d'objets lui ayant appartenu (un étui à lunettes, un stylo à plume, un seul gant blanc), des objets ordinaires, quotidiens, muets mais pas morts, enfermés dans des caisses en plexiglas. Tout cela m'a laissé songeur, en particulier le cahier d'écolier ouvert sur une page où la jeune fille avait recopié des passages et des citations au fil de ses lectures (« Le riche parfum des roses embaumait l'atelier, et lorsque la légère brise d'été remuait les arbres du jardin, il venait par la porte ouverte une lourde odeur de lilas... »). Après, sur un banc au bord du Prinsengracht, j'ai 67

cassé la croûte avec un sandwich, et un homme qui passait près de moi m'a apostrophé: «*Have a good appetite!*» Amsterdam me semblait étrangement calme, presque une ville morte, comme si elle était en couvre-feu. J'ai pensé louer un vélo, mais il faisait trop froid; finalement, je me suis rabattu sur un tour en bateau-mouche avec une Heineken achetée dans un stand près du port. Puis je suis entré dans un magasin où se vendait de l'herbe (moins nombreux qu'on pourrait le croire). Tout était sous verre, avec un bel éclairage muséal, comme à la maison Anne Frank. Il y avait des chichas, des narghilés, des bongs, des maslocs, des briquets, des chalumeaux (il y avait beaucoup de vent à 'Dam, selon le type derrière le comptoir), des tabatières *old school* et même un compte-gouttes pour transformer une cigarette en joint de cannabis: il suffisait de quelques gouttes, et hop! en deux temps trois mouvements, le bédô était prêt, dixit le vendeur. Je suis parti sans rien acheter, pour m'engouffrer dans le bar d'à côté. Encore une fois, la télé était allumée sur un match de foot, et j'ai repensé à ces trois types, têtes penchées comme des conspirateurs avant la Commune de Paris... à moins que ma mémoire, parasitée par mon rêve de la nuit dernière, ne me jouât des tours. Cette fois, il n'y avait personne qui ne regardait pas le match, on aurait dit des zombies (j'apprendrais plus tard que la République tchèque avait battu les Pays-Bas trois à deux). J'ai payé ma bière et décidé d'en rester là, au bord du malaise. Mais qu'est-ce que je foutais ici? Qu'est-ce que j'espérais trouver à Amsterdam? Je suis retourné au botel avec l'idée de piquer un somme, mais devant la réception j'ai croisé trois gars en train de discuter entre eux en danois. La discussion tournait autour du musée Van Gogh et de son contenu: n'y avait-il que du Van Gogh à l'intérieur? Parce que celui qui soutenait le contraire se retrouvait seul contre ses deux amis (qui, évidemment, se gouraient), et parce qu'il me semblait que la décision même de visiter ou non le musée s'y jouait, et peut-être aussi parce que je me sentais un peu seul, un peu triste, disons, je n'ai pu

qu'on me lance une remarque désobligeante, mais personne ne s'en est formalisé, ils semblaient trouver parfaitement normal que j'ajoute mon grain de sel, et après mon intervention, l'un d'eux — celui dont le point de vue me semblait le plus juste — m'a même demandé si je venais de « Cop », ou Copenhague. Il s'appelait Mads, et ses amis, Nikolaj et Ulrich. Tous les trois étaient d'Aarhus, en première année de fac là-bas. Aucun ne m'a posé de questions sur mes origines asiatiques, comme ils l'auraient certainement fait si nous nous étions rencontrés au Danemark. Tout d'un coup, Mads m'a demandé de trancher une autre question sur laquelle lui et ses amis n'arrivaient pas à se mettre d'accord, sortant de la poche intérieure de sa veste un petit sachet transparent rempli de quelques tiges desséchées et rabougries. Ils avaient *shortlisté* trois endroits : le musée Van Gogh, la maison Anne Frank, le Vondelpark (le parc le plus fréquenté de la ville et aussi le plus grand). Le mieux aurait été de prendre les champis au hotel, dans la tranquillité de leur chambre, un environnement plus familier et à l'abri d'éléments extérieurs perturbateurs et imprévisibles, mais ils venaient juste d'arriver, ils voulaient sortir faire un tour, voir un peu la ville, ils me demandaient mon avis d'expert, et comme j'étais déjà allé au musée Van Gogh — quant à la maison d'Anne Frank, mieux valait ne pas y penser —, mon choix s'est porté naturellement sur le Vondelpark. De fil en aiguille, j'ai fini par les accompagner dans une pizzeria (« New York Pizza », proclamait l'enseigne). Ma décision de me joindre à eux était sans doute liée à la similitude, numérique et capillaire, que ces trois partageaient avec les gars du *coffee shop*. Avec des gestes que je trouvais un peu exagérés, Ulrich a déposé les tiges sur la pizza que nous avions commandée. L'ambiance autour de la table était des plus sombres, et pour en rajouter une couche, le restaurant était complètement vide de clients à part nous et un vieux couple en tenue du dimanche. J'ai remarqué parmi les tiges éparpillées sur ma tranche de pizza un petit bout bleu, très bleu, comme je n'en avais jamais vu. On m'avait dit une fois qu'il était impossible de faire une 69

overdose de *mushrooms* — un avantage ou un danger, voilà la question, pensais-je alors que nous nous remettions en marche, dans un silence collectif, en attendant que les effets se fassent ressentir. Nous nous sommes arrêtés pour regarder un artiste de rue, un contorsionniste, qui faisait son numéro avec une paire de chaises en équilibre sur son menton. Soudain, j'ai ressenti comme une étrange lourdeur dans tout mon corps, bien que ce fût encore trop tôt — à peine un quart d'heure s'était écoulé. Les autres ne bronchaient pas, ne semblaient même pas remarquer les pierres du pavé qui s'étaient mises à bouger, d'un mouvement lent et régulier, comme les touches d'un piano mécanique au ralenti. Mon centre de gravité piquait du nez, et j'ai esquissé un mouvement pour prévenir les autres, leur faire comprendre que nous devrions peut-être partir. Mais à peine eus-je formulé cette pensée que je compris que nous étions déjà en route, dévalant le trottoir sur lequel je voyais apparaître des motifs géométriques infiniment complexes et vertigineux, et par moments je me trouvais marchant derrière Mads et Nikolaj, puis c'était Ulrich que j'avais à côté de moi, nos gestes parfaitement synchronisés, nos deux silhouettes découpées en ombres chinoises se déplaçant harmonieusement sur le sol qui défilait comme la bande d'un tapis roulant sous nos pieds. Je me demandais si nous finirions jamais par arriver au parc, mais en même temps, il y avait dans cette incertitude qui planait sur nous quelque chose d'agréable, comme si j'évoquais dans un monde enchanté, féérique, un monde de rêve, quoi. J'aurais pu continuer ainsi, avec les trois gars d'Aarhus, marchant à leurs côtés, jusqu'à la fin des temps. Mais rien ne dure toujours, pas même la tristesse. C'est Nikolaj, cette fois, qui rouvrit les vannes en déclarant que, contrairement aux idées reçues, ce n'était pas Berlin mais Bonn la capitale de l'Allemagne. Aussitôt, Mads et Ulrich se mirent en opposition et essayèrent de le ramener à la raison. Mais leur ami n'en démordait pas, il prétendait avec une insistance de plus en plus têtue qu'il s'agissait justement d'une de ces contre-

prétendait que l'être humain n'utilise que dix pour cent de son cerveau, ou que le roi Christian X a porté une étoile jaune pendant la guerre en gage de solidarité avec les Juifs. Et, poursuivant son idée, il se mit à discourir sur l'invasion du Danemark par la Wehrmacht, sur les Danois devenus collaborateurs chez les uns ou résistants chez les autres, s'entretenant à qui mieux mieux. J'avais envie de lui dire de la fermer, mais je ne connaissais plus les mots en danois (cependant, je comprenais tout ce qui se disait). Finalement, je l'abandonnai à ses élucubrations morbides pour tenter de faire le vide dans ma tête. Peine perdue : le sentiment de bonheur qui m'avait porté jusqu'ici déjà se fissurait, se dissipait, cédant la place à quelque chose de froid et de reptilien. Les passants que je croisais dans la rue me lançaient des regards pleins de reproche ou de mépris. Leurs chuchotements, que je captais par bribes, ressemblaient à des bruits d'insectes, résonnant tantôt dans une oreille, tantôt dans l'autre, comme dans une sorte de stéréophonie. Arrivés enfin devant le Vondelpark, nous devions d'abord traverser une route d'une largeur démesurée. Rien qu'en contemplant la distance qui nous séparait de l'autre trottoir, j'avais l'impression de regarder dans un gouffre béant, sans fond. À ce moment, j'ai entendu quelqu'un me susurrer à l'oreille : « *Lux in tenebris lucet et tenebrae eam non comprehenderunt.* » Et comme par magie, toutes les voitures qui attendaient au feu rouge disparurent, et le soleil se remit à briller de plus belle là où, il y avait quelques moments à peine, le ciel avait été couvert de grisaille. Le petit bonhomme du feu de signalisation, déjà passé au vert, avait lui aussi changé d'allure, habillé désormais en pattes d'éph et chaussé de lunettes avec de longs cheveux qui ondulaient au vent, pendant qu'une ribambelle d'étoiles filantes sortaient de son front et déferlaient telle une couronne lumineuse autour de sa tête et le long de son dos, chaque étoile un peu plus grande que celle d'avant — comme dans un jeu de perspective —, formant une sorte de pèlerine étoilée de lueurs fauves, brillantes, brèves et tonnantes, qui m'ont fait penser à ces vers du *Bateau ivre* : « J'ai 71

vu des archipels sidéraux, et des îles / Dont les cieux délirants sont ouverts aux vogueurs... » Près de l'entrée du parc, il y avait deux hommes en train d'attacher leurs vélos. Au moment où je franchissais le portail, un des hommes m'a lancé un sourire, un sourire de complicité, voire d'intimité, comme si lui et moi, nous partagions un secret inconnu de tous les autres. Je me suis mis à siffloter un petit air, moi qui n'avais jamais siffloté de ma vie, qui ne savais même pas siffler. Une fois dans l'enceinte du parc, nous avons trouvé un coin tranquille où nous poser, et comme si je n'attendais que ça, je suis tombé aussitôt dans les pommes. Il était cinq heures à notre arrivée, mais le cadran de ma montre indiquait maintenant six heures huit. Et c'est là que, d'un coup, l'ambiance redevint bizarre. J'avais l'impression d'être devenu amnésique, mais à la troisième personne — enfermé dehors, à l'extérieur de ma tête, je me voyais tournant en rond sur un palier, faisant les cent pas dans une cour de prison. Et là, avec moi, il y avait Mads, Nikolaj et Ulrich, mes codétenus, mes trois mousquetaires, mes compagnons de guerre. Je me disais que je n'avais d'autre choix que de me faire à cette perte, celle de ma langue danoise évanouie, partie en fumée... Il n'y avait rien à faire, pensais-je avec un fatalisme que j'aurais qualifié de typiquement danois. Ce qui était fait était fait. Depuis combien de temps croupissions-nous ici, dans ce parc d'Amsterdam ? Le temps n'avait plus de sens, désormais. Tour à tour, je me suis trouvé à Copenhague, au parc Montsouris (avec ses prairies ensoleillées), et de nouveau à Amsterdam. « Am... Amesterdam. Mes états d'âmasterdam... » Quel beau jeu de mots ! Comment était-il possible que je n'y eusse pas pensé avant ? Je me suis tourné vers les autres pour leur faire part de ma trouvaille, mais il n'y avait plus personne. Demeuré seul, je me suis abîmé dans mon hébétude, dans ma solitude. Au bout d'un moment, je me suis rendu compte qu'il pleuvait et que le parc était complètement désert. En marchant vers le port, grelottant de froid dans mon pull, je me sentais envahi par une inexplicable

silencieuse, encore plus morte, comme une maison après le départ des invités. Au premier carrefour, je me suis arrêté pour observer le mouvement des nuages, les percées vides et bleues du ciel, et en regardant autour de moi, j'ai soudain remarqué que la pluie avait cessé, et que je ne délirais plus. La lumière toute neuve donnait aux trottoirs et aux rues une netteté étonnante, presque irréelle. Le coucher du soleil projetait une belle lumière de début d'été sur les bâtiments. Je souriais sans trop savoir pourquoi, alors que, dans ma tête, je n'arrêtais pas de me répéter : « Mais qu'est-ce qu'ils ont bien pu mettre dans ces champignons ? »